SOUVENIRS

—D'UNE—

GRANDE ARTISTE.

Nous avons, il y a peu de temps, à l'occasion du court séjour que Mme Ristori fit à Paris, rappelé quelques souvenirs de la grande artiste; ceux que nous rappelons aujourd'hui sont aussi pleins d'intérêt, et montrent combien est belle cette figure qui a brillé avec tant d'éclat sur les premières scènes du monde.

Avec quelles délices, la tragédienne ne doit-elle pas faire chanter ses souvenirs; ne doit-elle pas revivre par la pensée ces années où elle marchait de triomphe en triomphe, et où elle devait vivre dans la continuelle griserie de ses succès.

Voici d'abord la lettre qu'elle recevait au lendemain de son arrivée à Paris:.

Madame,

C'est à vous que je dois mes premières émotions tragiques et vous êtes la plus grande admiration de ma jeunesse.

"Jason, je suis Médée!" Ce soupir d'angoisse extrême sonnera éternellement dans ma mémoire..... Et les trois cris de Lady Macbeth! Et Béatrix!.....

A Toulouse, j'avais vingt ans! Vous aussi, sans doute.

Je n'aurais, peut-être, jamais songé à faire du théâtre si je ne vous avais vue et admirée à ce moment-là.

C'est vous dire combien j'ai été heureux, ému, fier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Je vous en remercie donc du meilleur de mon cœur, madame, et vous prie de me croire votre très reconnaissant et respectueusement affectionné.

MOUNET-SULLY.

***

Ces vers posthumes de Musset, trouvés sur la table du poète après sa mort, donnent une idée de l'enthousiasme qu'excita Mme Ristori à son arrivée à Paris:

Quelqu'un m'avait bien dit, revenant de voyage,
Que nous autres Français, nous ne connaissions [rien,
Qu'il t'avait par hasard entendue au passage,
Et gardait dans son cœur un cri parti du tien.

Que ces dieux de porphyre et de marbre et d'al- [bâtre,
Dont le monde romain autrefois fut peuplé,
Etaient vivants encore et que dans un théâtre,
Une statue antique, un soir avait parlé....

La pièce resta inachevée, la mort ayant arrêté la main du poète.

—Vous fûtes la dernière admiration d'Alfred de Musset, lui dit un chroniqueur; en lui rappelant ces vers.

—Et mon éternel regret sera de ne l'avoir pas connu, fit-elle. Et cependant, la première pièce que je vis au Théâtre-Français à mon arrivée à Paris fut une pièce de Musset, le *Caprice*, interprété par Augustine Brohan. J'y assistai, devinez où? Au paradis, faute de place! De vos grands poètes, je n'ai connu que Lamartine et Gautier, Lamartine si noble et si bienveillant, Lamartine qui lui aussi....

—Vous a chantée? Oui, et je me rappelle ce beau vers dont vous devez être bien fière:

Du timbre de ton cœur la scène a fait sa voix.

—Je me souviens de ma première visite chez lui comme si c'était d'hier, reprit Mme Ristori. Il fut cordial et doux d'une indulgence extrême. Je voulais dire de ses vers, je n'osai pas. Je finis par vaincre ma timidité et je lui dis l'*Isolement*. C'était, autant qu'il m'en souvient, la première fois que je déclamai en français devant des juges. Le ministre d'alors, M. Fould, après mes premiers succès à la salle Ventadour, me conseilla de me consacrer à la scène française et m'offrit même, au nom de l'Empereur, d'étudier aux frais de l'Etat, sous la direction de professeurs désignés à cet effet.

"Mais je refusai, désireuse de poursuivre ma carrière italienne. A quelques années de là, je cédai cependant aux instances flatteuses de M. Legouvé, un ami fidèle et dévoué des premiers jours, qui, au lendemain de mon arrivée à Paris, était venu me voir avec son éminent collaborateur, M. Scribe. Et je jouai *Médée* en français à l'Odéon, puis au Vaudeville. Mais Rachel était morte et mes dernières résistances n'avaient plus leur raison d'être.

"Et cela m'amène à vous dire une des raisons du refus que j'avais opposé jusque-là, même pour ce cas particulier de *Médée*: je ne voulais d'aucune façon me présenter comme une rivale de Rachel. Personne ne l'admirait plus que moi, et j'eusse été désolée de paraître lui disputer sa gloire sur les scènes qu'elle avait illustrées et dans cette admirable langue française, qui était la sienne, après tout, et non la mienne. On a dit que Rachel était jalouse de moi, je n'en crois rien. On a dit qu'à une représentation de *Myrrha*, à la salle Ventadour, représentation à laquelle elle assistait, paraît-il, dissimulée dans une baignoire, elle s'était écriée, après le quatrième acte:

—Cette femme me fait mal. Je n'en peux plus!

"Et on a ajouté qu'elle avait quitté la salle, désespérée, en proie à un véritable accès de colère. Je n'ai jamais ajouté foi à cette anecdote. De Rachel, je ne conserve que deux souvenirs, précieux tous deux: une représentation d'*Horace* à laquelle j'assistais au Théâtre-Français avec Paul de Saint-Victor, représentation qui m'enthousiasma au point que je n'eus de cesse qu'après avoir adressé à la grande artiste l'expression de mon admiration absolue; et une représentation de *Phèdre*, que je vis sur l'invitation de Rachel qui m'avait envoyé elle-même une loge avec un mot charmant. L'émotion que j'éprouvai est indescriptible.

"Jamais je n'ai vu jouer *Phèdre* d'une façon aussi magistrale, au quatrième acte surtout. Je me hâte de vous dire que je n'y ai pas encore vu Sarah Bernhardt. Mais si j'ai interprété plus tard le chef-d'œuvre de Racine d'une façon différente, tel que je le comprends, tel que mon art et mes facultés me l'indiquent, je ne reconnais pas moins que Rachel s'y est montré sublime à certaines scènes...."

Et tandis que Mme Ristori parlait je la regardais, ajoute le chroniqueur, ce visage aux lignes pures, éclairé par de grands yeux profond et doux, ce visage d'une beauté marmoréenne et dont le rayon, malgré le temps, ne s'est pas encore éteint. Et je pensais au mot de Gautier: "C'est une statue antique, mais d'un marbre qui souffre et qui brûle."

Mme Ristori continuait:

—Qui fut le premier à me féliciter, à m'encourager à Paris? Dumas, oui Dumas, qui attacha pour ainsi dire le grelot à ma renommée, au lendemain même de mes débuts dans la *Francesca di Rimini*, de Silvio Pellico. A la première de *Myrrha*, il applaudissait à lui tout seul plus fort que toute la salle. Il envoya tout Paris me voir. On m'a même raconté qu'il avait offert de l'argent à un de ses amis qui en manquait pour prendre un fauteuil aux Italiens.

"—Comment! tu n'as pas entendu la Ristori et tu vis! Tiens! voilà le prix d'un fauteuil! Précipite-toi au bureau de location.

"Dumas fut mieux qu'un admirateur, qu'un soutien, ce fut un ami, un ami des bons comme des mauvais jours, qui venait apporter la joie de son esprit et de sa verve aux heures de doute et de mélancolie. Je le vois, en manches de chemise, en tablier blanc noué autour de la taille et faisant la cuisine chez moi, à l'hôtel de Bade, au grand ébahissement des voyageurs penchés aux fenêtres. Il voulait me faire manger, à moi Italienne, un plat italien comme je n'en avais jamais mangé! Je ne sais plus si c'était vraiment italien, mais je me rappelle bien que c'était excellent.

"Et Gautier donc, si charmant, et Saint-Victor, Legouvé, Mme Sand, Régnier, Janin, tant d'autres qui me firent fête! Encouragée par un tel accueil, je revins à Paris et souvent. Voulez-vous que nous restions sur ces souvenirs? Me parler de la France, c'est me parler de ma jeunesse, de mes premières admirations, de mes premiers enthousiasmes. Et on y revient toujours, comme dit la chanson. La meilleure preuve, c'est que me voici de Nouveau à Paris....

—Et vous y resterez?

—Oh! le plus longtemps possible, un grand mois. Je voudrais que ma compatriote Eléonore Duse y vînt elle aussi, et pour imiter l'exemple que j'ai donné, pour jouer. Elle verrait la joie qu'on éprouve à interpréter les chefs-d'œuvre de l'art devant un public d'élite comme le public parisien! Car elle est pleine de talent, pleine de talent. L'avez-vous vue dans la *Locandiera*?....

Et les yeux de la grande tragédienne brillaient de fierté au souvenir de la compatriote de si haute renommée qui a recueilli sa succession artistique et qui, comme elle, fait applaudir la langue du Dante aux quatre coins du monde. Qui donc disait que les artistes se jalousent entre eux?

Légendes limousines

LA

FIANCÉE DU DIABLE

Les blés verts courbaient sous le vent leurs épis naissants, et relevaient ensuite leurs tiges nerveuses sous les chauds rayons du soleil de mai qui fait épanouir les fleurs et chanter les oiseaux dans la feuillée.

Marion passait insouciante, lançant dans l'air sa chanson naïve et pure comme son cœur. Sa mélodie était en harmonie avec la nature qui chantait en elle, et rivalisait de grâce et de candeur avec celle du pinson dans les pommiers et du merle dans les houx. Elle n'avait souci des paroles qui sortaient de sa bouche, et n'en comprenait point le sens. Sa mélopée s'envolait inconsciente, comme la partie brillante d'un coryphée dans cet immense chœur si varié, si beau, si originalement grandiose qui a pour solistes et pour choristes toutes les créatures et tous les éléments, en cette saison de l'année, où tout renaît à la vie.

Les pâtres et les bergers s'arrêtaient sur le passage de la jeune fille et admiraient ses beaux cheveux blonds, ses yeux d'iris, aux multiples couleurs, sa taille souple et élancée, se disant, faisant taire le son aore de leurs flutes primitives ou de leurs rustiques cornemuses:

—C'est bien là Marion, la fille à Jean Duhant, la belle insoucieuse, qu'aucun tendre regard n'émeut, qu'aucun compliment n'attendrit. Dans le village, point de gars qui ne lui ait dit sa flamme, et point de soupirant qui n'ait reçu en échange à son ardent amour, un couplet ironique ou indifférent, ou un éclat de rire plus insultant encore.

Les blés verts courbaient sous le vent leurs épis naissants, et relevaient ensuite leurs tiges nerveuses sous les chauds rayons du soleil de mai qui fait épanouir les fleurs et chanter les oiseaux dans la feuillée.

***

Elle arriva au carrefour des Vedées, près de la pierre antique où nos pères, les Gaulois, sacrifiaient à leurs dieux des génisses immaculées, et, chantant toujours, elle alla sous la *Pierre Levée* voir encore une fois, comme elle l'avait fait des milliers de fois déjà, le trou moulé par la tête divine de la Vierge Marie, qui aurait porté là la grande pierre druidique, selon la légende pieuse du Moyen-Age qui a voulu en changer l'histoire et l'origine.

A peine sous le "dohnen," où sa voix résonne en un écho formidable, son chant s'arrête soudain, car ses yeux éblouis viennent de rencontrer, appuyé sur le "meuhir," à quelques mètres de la "Pierre Levée," un pilier de granit sur lequel sont empreints les cinq doigts de satan qui le fixa en ce lieu pour l'éternité quand il s'échappa du tablier de la Vierge, le regard de feu d'un beau jeune homme, l'escarcelle au côté, la plume au chapeau, le poing sur la hanche, comme un haidi et noble seigneur, tel qu'elle a vu les sires de St Auvent et de Brie, les comtes de Rochechouart et le marquis de Nexon et Cognac. Qu'il est superbe ce preux chevalier avec sa moustache noire, relevée aux deux coins, ses yeux brillants comme des escarboucles, sa taille élevée et son élégante cambrure!

Elle ne peut se lasser de l'admirer encore, et son regard ne peut se détacher de lui, quoi qu'elle fasse, et quelle que soit sa volonté de détourner son esprit du galant chevalier.

Tout à coup, celui-ci fait un signe impérieux à la belle enfant qui s'en va, malgré elle, jusqu'à lui, qui semble craindre d'approcher de la "Pierre Levée." Il l'attend les bras ouverts. Elle approche. Il l'enserre et l'étreint, et tous les deux sont enlevés dans l'espace sur un char de feu traîné par des dragons vomissant des flammes.

Et toujours les blés verts courbaient sous le vent leurs épis naissants, et relevaient ensuite leurs tiges nerveuses sous les chauds rayons du soleil de mai qui fait épanouir les fleurs et chanter les oiseaux dans la feuillée.

Deux lunes ont passé sur l'antique "dohmen", et Marion n'est pas revenue. Son père qui la demande à tous les pâtres et à tous les bergers, pousse en vain des cris de désespoir et se meurtrit le corps aux ronces des haies et aux aspérités des roches. Et on cherchant sa fille si belle et si naïve, qui riait des amoureux et se moquait de l'amour. Personne n'a vu la dédaigneuse enfant, si fière de ses cheveux blonds, de ses yeux d'iris, aux multiples couleurs, et de sa taille souple et élancé. Qui donc l'a prise et emporté au loin, à cause de son incomparable beauté? On bien s'est-elle égarée dans ses courses enfantines au fond des bois? Le père affolé va frapper au castillon de Montpoutier, aux castels de Cognac, de Brlet et de St-Auvent; il pousse la hardiesse jusqu'à sonner la trompe devant les majestueuses tours de Nexon, et le nid d'aigle de Rochechouart:

—Avez-vous vu ma fille Marion, aux cheveux blonds, aux yeux d'iris, à la taille souple et élancée, qui jamais n'aima, et toujours se moqua des amoureux?...

Mais partout il lui fut répondu négativement, et le père malheureux s'en retournait, la mort dans l'âme, versant des torrents de larmes, quand, en traversant l'immense forêt, il vit tout à coup dans l'horizon, subitement enflammé, un char de feu, sur lequel se tenait le galant chevalier, l'escarcelle au côté, la plume au chapeau, et la cambrure élégante, enlaçant dans ses bras Marion la blonde, qui se livrait à ses amoureux baisers avec un inexprimable bonheur, elle, dont le cœur insensible se moquait jadis de l'amour et des amoureux.

Et une voix sonore sortant du fond de la ramée, s'écria:

—Regardez Marion, la Belle, qui tant dédaigna les amoureux, parce qu'elle était la fiancée du Diable!

Et la douleur et le désespoir du père atteint furent si grands, que son cœur cessa de battre, et qu'il tomba sous un grand chêne qui le couvrit de ses branches et lui nacha l'horizon enflammé, et le char de feu, et le galant chevalier, et la blonde Marion, aux yeux d'iris.

Mais alors les blés d'or continuaient sous le vent leurs épis mûrs et relevaient mollement leurs tiges sous les ardents rayons du soleil de juillet qui fait les fleurs et fait taire les oiseaux cachés dans l'ombre épaisse des bois.

LOUIS DE MONTPOUTIER.

NOTES MONDAINES

L'année n'est vieille que de cinq jours et déjà il y a à s'amuser d'un nombre surprenant de fêtes. L'enthousiasme des débutantes est à son comble, elles exultent. Chaque jour, leur offre non pas un mais plusieurs plaisirs nouveaux; il faut quitter un thé pour se rendre soit à un dîner ou à une soirée, et c'est souvent au petit jour que l'on se décide à se retirer des salons où résonnent encore les accords de ces danses auxquelles on ne résiste pas à vingt ans.

Le lieutenant Jacques de L. Lafitte, du huitième régiment d'infanterie de l'armée des E. U., est arrivé récemment avec sa femme et passera ses longues vacances avec son père M. Charles Lafitte.

Nous avons déjà annoncé le prochain mariage de Mlle Louise Dunbar avec M. Alcée Gelpi. Ajoutons que la cérémonie aura lieu mardi prochain, 7 janvier, à la Cathédrale St Louis. En raison d'un deuil récent les invitations à la maison sont très restreintes.

Le bal du Twelfth Night, précédé d'un tableau, aura lieu à l'Opéra demain soir à 9 heures.

Mme Pearl Wight a invité à un "at home" qu'elle donnera en l'honneur de Mme Ira Wight, mardi, le 7 janvier de 3 à 5 heures.

Les demoiselles Ballard recevront tous les vendredis, en janvier.

A la partie de Euchre donnée lundi dernier par Mme Albert Toledano dans son ravissant home de l'avenue Esplanade, le premier prix, un porte-plume en argent, a été gagné par Mlle Tessier, le second, un fort joli porte-bouquet par Mlle Marie Kernion et la consolation, un sujet en porcelaine par Mme Rogers. Parmi les personnes présentes, nommons: Mme E. Pesch, Mme Geo Bernard, Mme Rogers, Mme Salaün, Mme Raoul Dupré, Mme Jos Bauer, Mme Adolphe Schreiber, Mme Jules Wogan, Mme Bernos, Mme Lanauze; Mlles Sue White, L. de Pouvesgues, V. et L. Dupré, M. Wogan, M. et R Kernion, L Ferrandon, Tessier, L. Cohen et autres.

M. et Mme Grimshaw ont lancé des cartes invitant à une fête qu'ils vont donner jeudi, le 9 janvier, de 4 à 6 heures.

Un très beau dîner a été donné, hier, par M et Mme Percy Roberts, en l'honneur de Mlle Runnells, de Chicago, et de Mlle Mattie B. Quarrier, de New York.

Mlle Lillie Mehle est revenue de New York, où elle a fait un séjour de plusieurs mois.

La première réunion de la classe littéraire qui vient d'être organisée sous la présidence de Mlle Armstrong sera tenue à la librairie Howard, lundi à deures.

Le mariage de Mlle Anna Olivier avec Mr. G. Alfred Hero sera bénit en la résidence de Mr Charles Olivier, lundi, le 6 janvier à cinq heures, en présence de la famille et d'un petit nombre d'amis.

Le second Cotillon du Tulane German Club sera dansé mardi soir, à Tulane Hall.

Mlle Edna Trist qui est actuellement chez Mme Daniel Edwards, y passera tout l'hiver.

Mme Percival Simpson donnait, jeudi dernier, en son admirable résidence qui, étincelante de lumière, était ornée d'une profusion de fleurs un "green tea" en l'honneur de sa fille, Mlle Louise Simpson, une débutante de cet hiver. Parmi les dames qui assistaient à recevoir étaient: Mme Woods, Mlle Katie Labouisse, Mlles Duggan, Arthemise Baldwin et Lydia Winship. Au nombre des personnes présentes citons: Mlles Logan, Mary Van Benthuysen Coleman Sadie Courtney, Odette Rousselle, Régina Kernion Maud Mordecai, Jeanne Roman, Essie Finlay, Merrick, Lydia Chaffe Lizzie Baker, Marie Kernion, Louise Claiborne, Jeanne Chalaron, Ella Sinnott, Myrthé Baquié, Helen De Grange, Edna Trist, Marie Joubert, Lily Charbonnet, Marie Lane, Jeanne Forestier, Camille et Louise Gobert, Marguerite et Louise Fogan, Marguerite Avegno, Céline et Louise Chalaron, Adoe Moore, Maud Wilmot, Valentine Lanaux, Clara Gutherie, Rita Lanaux, Corinne Imbault, Myrtha Peters, Selika Senchon, Mary Fuqua, Alicia Jumonville, Guyot, Noël, Forsyth, Rosa Cottam et autres.

Mlles Lulu et Jeannette Rieau sont arrivées du Texas où elles ont passé plusieurs mois.

Mme Henry Stewart a invité à un thé qu'elle donnera le 7 janvier, de 1 à 3 heures, en l'honneur de Miss Connollor.

Le Fortnightly Club sera reçu par M. et Mme James Winship, le 10 février.

M et Mme Lamar Quintero sont arrivés hier de New York.

Il ne faut pas que nos lecteurs oublient que c'est aujourd'hui à 1 heure, qu'aura lieu la distribution des jouets à l'asile St Vincent, et au coin des rues Magasins et Race; tous ceux qui désirent y assister seront les bienvenus et ne regretteront pas, croyons-nous, les instants passés dans cette demeure hospitalière.

Un dîner sera donné mercredi prochain à quelques amis par M. et Mme Edgar H. Bright.

Mlle Sélika Senchon est de retour de Dallas, Texas, où elle était reçue par M. et Mme H. Surgard.

Le 14 janvier est le jour choisi pour le "German" que va donner Mme Abe Brittin en l'honneur de sa fille Mlle Cécelia.

Mlle Kittie Eustis a passé ses vacances de Noël avec ses parents, M. et Mme Cartwright Eustis.

M. Allen Moble est arrivé jeudi de Mobile Ala., où il était allé passer les fêtes de Noël et ses ster au "Strikers Ball".

Le Rév. Père Wucher a béni, lundi dernier, à deux heures, en l'église St Vincent de Paul à New York, le mariage du Colonel Lamar Quintero avec Mlle Emma Peniston, tous deux de la Nlle-Orléans. Au retour de l'église une très brillante réception a eu lieu dans les salons de Mlle Meta Huger, Fifth Ave. Dans l'assistance qui était composée de l'élite de la société se trouvaient les consuls d'Espagne et de Costa Rica. Cette union très sympathique entre deux famil es distinguées ne peut que réjouir leur nombreux amis.

On s'est beaucoup amusé mardi dernier chez M. et Mme Adolphe Schreiber, qui, en l'honneur de leur nièce Mlle Magda Forstall ont donné un "Progressive Euchre." Le premier prix a été gagné par Mlle Bohn le second par Mlle Lizet o Forstall, et le "Booby" par Mlle Anna Lafaye. Parmi les invités citons: Mlles Jeanne Chalaron, Lizette Forstall, Amélie Bohn, Anna Lafaye, Georgette Delery, Evelina Baker, Louise Claiborne, Anna Minor, M. Harper, M. Schneidau; MM. George Kernion, George Ferrier, Dick Freret, Ralph et Guy Hopkins, Lombard Mapéro, R. et A. Schneidau, Elmore Dufour, W. Johnson, B. Chilton, J. Bayle, M. Dolhonde et autres.

Les amis de Mlle Lizette Von Gohren seront heureux d'apprendre qu'elle passera l'hiver avec Mlle Jeanne Wills, et pourra ainsi assister aux fêtes carnavalesques.

Mlle Belissa Myles avait réuni quelques personnes chez elle, le 31 décembre, et à minuit on a souhaité la bienvenue à la nouvelle année, et non sans regrets, peut-être, dit adieu à 1895. Au nombre de ceux qui étaient de la charmante fête, nommons: Mlles Frances Person, Sallie Hewes, Lydie Fairchild, May Van Benthuysen, Charles Payne, Marion Giffen, Clara Gutherie, Berthie Hayward, Jeanne et Madge Roman, MM Fred et Beverley Myles, Walter Van Benthuysen, Tom Semmes, Erasmus Fenner, Charles Fenner, Willie Palfrey, Harry Johnson, Sawyer Hayward, Birney Guthrie, Lieut. John Hains.

Ceux qui ont assisté à la fête donnée, jeudi dernier, chez M. et Mme Jos. A. Hincks par le R. P. B. en garderont longtemps le souvenir. A l'entrée des salons qui avaient été transformés en un ravissant jardin, le monogramme du club, composé de roses et de fougères faisait l'admiration de tous. Des fleurs partout: aux fenêtres, aux portes, aux candélabres: partout enfin. Les messieurs qui avaient été placés en rangs serrés au salon, attendaient avec anxiété le mot de l'énigme (car l'invitation était un peu énigmatique) lorsque à dix heures, aux sons d'une harmonieuse musique des papillons de mille couleurs, légers et gracieux ont fait leur apparition et, pré édant leur reine, l'ont menée au trône qui lui avait été préparé, trône digne de celle à qui il était destiné, puisqu'il représentait la fleur la plus jolie entre toutes, la rose. Alors, le tableau le plus charmant qui se puisse rêver, a été présenté aux assistants. La reine Mlle Corinne Hincks — avec la grâce qu'elle déploie en toutes circonstances, tenait d'une main son sceptre, de l'autre les rubans qui retenaient captifs les quatre "papillons d'honneur," Mlles Alix Cabiro, Julie Philippi, Claudia Guinault et Elmire Janin, à qui elle délégua ses pouvoirs, les envoyant au-devant du roi de son choix. Les fidèles messagères mettant dans les mains de l'élu, le juge George Théard, leurs rubans, le conduisirent à leur reine auprès de laquelle, avec beaucoup de majesté, il prit place, et alors commencèrent les danses accompagnées de rires, car le plaisir fut grand pour celles qui étaient masquées; eh! n'est il pas juste de prendre au moins une revanche de ceux qui aiment plus à intriguer qu'à l'être? Les gars ns d'honneur étaient: MM. Paul Gelpi, Jr, J. Gill, Dr Landry et Bruff.

Mlle Lena Jackson est de retour de Charleston, S. C., où elle était en visite chez des amis.

Mlle Hattie Person qui est arrivée vendredi de Port Gibson, restera tout l'hiver chez son amie Mlle Amelia Schriever.

Le Progressive Euchre Club s'est réuni vendredi dernier chez M. et Mme J. M. Villavaso et y a passé une soirée des plus agréables. Le premier prix a été gagné par Mlle M. Dolhonde; le second par Mlle Duiss, et la consolation par Mlle B. Villavaso.

Les demoiselles Roman ont invité à un "Informal Tea," qu'elles vont donner en l'honneur de Mlle Hattie Person, de Port Gibson, Miss., le samedi 11 janvier, de 4 à 6 heures.

M. A. James Muller arrivé d'Atlanta la semaine dernière fera un séjour d'environ un mois dans notre ville.

Mlle Frances Person, de Port Gibson actuellement à la Nouvelle-Orléans, est reçue par Mlle Bolyse Myles.

Master Arthur Maumus est parti vendredi pour le Collège de Spring Hill, Alabama.

L'engagement de M. Emile N. Norès et de Mlle Langlois est annoncé. Le mariage aura lieu au printemps.

M. et Mme Charles Ballard de Louisville, Ky., sont arrivés hier et passeront une dizaine de jours avec M. et Mme Locke Breaux, rue Webster.

M Albert Morphy est de retour de son long séjour à la campagne.

Le Delta Tau Delta sera reçu par M. et Mme James Zacharie, le vendredi, 24 janvier, à 8 heures.

M. et Mme Charles Genella ont donné un charmant "progressive euchre party," vendredi dernier, en l'honneur du Lieut. Broughart, de l'armée française. Parmi les assistants étaient M. et Mme John Richardson, M. et Mme Carl Gessner, M et Mme Wilmer Johnson; Mlles Eliza Harral, Louise Joubert, Lilly Adams, Emily Knapp, May Westerfield, Marie Le Blanc, Aline Spear; MM. Crandall, Lombard, Dr Grémillon, Dr Gessner, George Westerfield, Placide Spear, Aitkens, Dr Moore Soniat, Hugh Rapp, Abbott et autres. Un joyeux souper a terminé la soirée.

Le second des "Mid Winter Cotillons" a été dansé à Odd Fellows Hall, vendredi soir. La salle était admirablement décorée de palmes et de fougère. L'orchestre Paoletti faisant entendre une entraînante musique, on a fait durer le plaisir bien après minuit. Ceux qui y ont pris part sont Mlles V. Eogan, Cora S briever, Charlotte Layne, Arthémise Baldwin, Eva Lyons, Emily Poitevent, Lydia Fairchild, Henrietta Cummings, Louis Woëste, Edna Hellewege, Alice Denis, Cecile Denis, May Van Benthuysen, Lydia Winship, Belissa Myles, Maud Campbell, Louise Simpson, Mimi Lugas: Evelyn Gasquet, Hattie Buckner, Laura Jones, B. Shepherd, Fanny Howe, Charlotte Mitchell, Agnes Stewart; MM. Charles Coyle, Chas. Thern T m Semmes, Dr. J. P. O. Kelly Arthur Parker, Frank Payne, Frank Mortimer, Will Dyner, Chas. Semmes, Arsène Périllax, Ben Johnson, Geo. L. Lyons, J. Pepper, Chas. P. Cockbe, H. T. Gurley, Harry Johnson, Ed Soulé, C. R. Battle, Joe Elliot, Dr W. Butterworth, N Woerte, St Denis Villeré, Percy Davies, Gordon Sergant, Dr Hamilton Jones, Chas. Coyle Frank Butler Jr. Dr E. D Fenner, Walker Van Benthuysen, Dr C. Horton, John Labouisse, N. S. Von Phul, Guy Hornor, Robt Marr, et autres.

Mme A. J. O'Reilly donnera, le 11 janvier, un lunch en l'honneur de Mlle Ella Sinnott.

Les Elves of Oberon auront leur bal le 10 février.

LEÇONS D'ESCRIME.

Un professeur d'escrime demande des élèves, dames, messieurs ou enfants. Se rendrait à domicile. Ecrire au bureau du journal aux initiales J. M. 13déc—

Que faisons-nous?

Nous vous donnons un

TAPIS

en

Bruxelles, Velours, Moquette, Axminster, Wilton

aux

Prix les Plus Réduits

et les faisons et posons avec une bordure sans frais.

Vous n'avez que deux ou trois échantillons, mais une ligne complète des Modèles et Dessins les plus variés d'où vous pouvez choisir et dont beaucoup sont nos Dessins personnels.

C'est la même chose de nos

NATTES

de toutes espèces,
De 10c et au-dessus.
Les meilleurs faites,
à 35 cents.

Notre ligne est simplement au-dessus de toute comparaison.

Elle parle pour elle-même,

Rugs Mioto,

Toutes Grandeurs,
Reçues ces jours-ci.

Pensez à nous,

Demandez à vos amis et ils vous diront d'aller chez

A. Brousseau's Son

23 et 25 rue de Chartres.

Magasin du Bon Marché

61 Rue Royale

(NOUVEAU No 313);

F. A. BRUNET.

Horloger, Bijoutier, Joaillier

Marchand de Montres, Pendules, Orfèvrerie, Lunettes, Diamants et Bijouterie de toutes descriptions.

Cannes et Ombrelles à pomme d'or et argent.

Achat et échange de vieil or et argent.

Montres et Bijoux de toutes sortes réparés par des ouvriers compétents.

14déc95—1an

E. BARBIER.

Horloger - Bijoutier

60, rue Royale, 60

(Nouveau numéro 308.)

Entre Bienville et Conti

Grand assortiment DE MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE, ARGENTERIE Massive et Plaquée. Lunettes et Pince-nez.

RÉPARATIONS DE MONTRES PENDULES Bijouterie et tous objets concernant sa profession

Garantie complète. Prix modérés.

1er déc—an 1er janvier

Wm. G. Coyle & Chas. G. Coyle.

W. G. COYLE & CO.,

CHARBON. COKE.

Pittsburg, Anthracite, Alabama,

Cannel et Coke de Gaz et Combustible.

Chals. en chalands pour planteurs sucriers.

BUREAUX:

Nouveau No 323 rue Carondelet,

Ancien No 47, coin Union.

L'Année Présente.

Nous voulons être les bijoutiers auxquels vous pensez d'abord. Notre commerce immense des Fêtes nous a prouvé ainsi qu'à vous, combien nous sommes en avance des autres bijoutiers. Nous avons toujours le plus grand choix de—

DIAMANTS, MONTRES ET BIJOUTERIE FINE

Et notre spécialité est la manufacture de tout ce qui comprend la bijouterie. Les prix sont justes, pas exorbitants.

FRANTZ & OPITZ,

Bijouterie et Beaux-Arts.

129 rue Bourbon, près Canal.

PIANOS PLEYEL

Importés directement de Paris à des prix très bas.

PAIEMENTS MENSUELS FACILES.

PHILIP WERLEIN, SEUL AGENT,

713 - RUE DU CANAL. - 713

13déc—6m—dim mar ven

Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No 68 rue Royale.

Capital payé	$500,000 00
Actif, 1er janvier 1895	979,677 55
Surplus	320,590 83
Surpl. aux détenteurs de polices	790,390 83

J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAFFITTE MIRY. CHS. D. FOUCHER. OCTAV LABARRE.

18juin95—1 an

ment. Un instant elle pensa à la replacer dans la condition dont elle n'aurait point dû la faire sortir, mais elle ne put s'y décider, et, comme toutes les femmes d'un caractère faible, elle se laissa aller d'une extrémité à l'autre. Elle traita Nathalie comme si c'eût été sa propre fille, elle lui donna une gouvernante française et des maîtres de danse, de musique, de dessin.

Quelques années se sont écoulées. Nathalie est devenue une grande et belle personne. Sa taille élégante, ses yeux noirs où éclate une franche gaieté, son frais sourire, sa voix sonore et argentine, forment un ensemble harmonieux. Mais, à vrai dire, Nathalie n'a ni un esprit transcendant ni des connaissances fort étendues. Elle a appris tant bien que mal ce que les jeunes filles de bonne maison ont coutume d'apprendre. Elle chante, elle monte à cheval, elle s'habille avec goût et elle adore sa protectrice.

Cependant la comtesse, prévoyant les désagréments dont sa pupille est menacée, en raison de sa naissance, dans la société de Pétersbourg, se décide à retourner dans la ville de province où elle a passé son enfance, et près de laquelle sont ses domaines.

Depuis dix ans les habitants de cette ville attendaient son retour. On peut se figurer l'émotion qu'ils éprouvèrent lorsque enfin ils apprirent qu'elle allait arriver avec sa jeune pupille. Tout fut alors en grand mouvement: les élégants commandèrent de nouveaux habits à Moscou, les jeunes filles préparèrent leurs ajustements, les fonctionnaires se procurèrent des chapeaux neufs, les marchands achetèrent tout ce qu'on leur offrait. Toute la population était dans l'enthousiasme, à l'exception de deux ou trois fières vieilles, bien déterminées, disaient-elles, à ne pas permettre que leurs filles fréquentassent la fille d'un serf.

Cependant, lorsque la comtesse fit arrêter à leur porte sa brillante voiture, lorsqu'elle leur dit que, pour faire plaisir à Nathalie, elle se proposait de donner des bals et des soirées, ces sévères vieilles s'adoucirent subitement et furent les premières à se rendre dans la maison habitée par la fille du serf.

Cette grande maison, jusque-là si strictement fermée aux curieux, était maintenant libéralement ouverte, pleine de vie et de joie. Nathalie en était l'âme. Affranchie de ses leçons, elle ne pensait qu'à s'amuser. Elle fit connaissance avec tous les beaux messieurs et toutes les belles dames du canton. Elle n'était plus une enfant, elle faisait ce qu'elle souhaitait, et la comtesse, pour lui complaire, renonçait à sa propre volonté.

Ceux qui connaissent l'uniformité, l'ennui d'une petite ville de province, peuvent se figurer l'impression produite dans le chef-lieu du gouvernement de K*** par de magnifiques réceptions et des réunions perpétuelles dont on parlait au loin. Jamais on n'avait vu, jamais on ne reverra K*** dans un tel état.

Chaque dimanche, grande assemblée chez la comtesse. Les vieillards jouaient aux cartes et soupaient de bon appétit. Les vieilles femmes chuchotaient les médisances. Les jeunes gens dansaient avec ardeur. Tout le monde était content, et Nathalie, vêtue d'une robe légère, animée par la musique et le joyeux mouvement du bal, voltigeait comme un papillon, ne comprenant pas qu'il pût y avoir des esprits chagrinés. Elle valsait, elle tournoyait avec ses élégants danseurs, et la comtesse souriait en la voyant si gaie. Les autres jours de la semaine, l'hospitalière maison était également ouverte, et les jeunes propriétaires et les officiers en congé s'y rendaient avec empressement. Naturellement plus d'un cœur était ému, plus d'un regard avait une vive expression; mais Nathalie riait de ces passions naissantes; elle dansait, elle folâtrait, et ne songeait qu'à inventer de nouvelles fêtes.

A l'aide de sa gouvernante, elle organisa, pour le jour de naissance de sa bienfaitrice, un théâtre sur lequel on représenta une pièce de Mme de Genlis: *la Rosière de Salency*. Elle avait dans cette pièce le principal rôle, et elle le joua avec une telle habileté que tous les auditeurs, et ceux-là mêmes qui ne comprenaient pas le français applaudirent avec enthousiasme. La comtesse était ravie. Un vieux propriétaire qui assistait à ce spectacle s'écria que l'orpheline semblait faite pour être actrice, puis aussitôt, comprenant qu'il avait dit une sottise, se retira tout confus. Mais le succès que Nathalie avait obtenu dans ce premier essai l'engagea à le renouveler. Tout l'hiver on joua dans la maison de la comtesse, des pièces françaises et russes, des comédies, des vaudevilles et même des drames. La plupart des principaux personnages de la ville parurent successivement sur ce théâtre. Le procureur se distingua dans les scènes pathétiques, le président dans les situations comiques. Mais, avant tout, on admirait Nathalie. Elle montrait dans chaque pièce un vrai talent. Elle avait un jeu naturel, un accent animé; de plus, elle était jeune et belle, et elle enchantait la comtesse.

La petite ville n'était point transformée par tous ces agréments. L'esprit de médisance et de calomnie n'était point anéanti. Quelques-unes des femmes qui, dans le salon de la comtesse, adressaient à l'orpheline les plus pompeux éloges, qui l'appelaient une fée, un ange, la déchiraient sans miséricorde dans leur intérieur. Elle l'accusaient d'être légère et coquette et d'avoir avec les hommes une liberté d'attitude impardonnable. D'un autre côté, les pères de famille économes disaient que la comtesse pervertissait leur ville par son luxe, entraînait leurs femmes à des folies de toilette, et que si le gouvernement ne mettait ordre à de telles prodigalités, la raison les obligerait à changer de résidence. Les jeunes filles faisaient aussi sur Nathalie quelques remarques épigrammatiques, et Nathalie n'en ressentait rien. Elle savait qu'elle n'était point la fille de la comtesse, mais elle n'y songeait point, la comtesse n'y songeait point elle-même. Quelques personnes, qui avaient pour elle de la bienveillance, prétendaient pourtant qu'elle n'étaient point, comme on le disait, l'enfant d'un valet de chambre, mais l'enfant du comte. Voilà, ajoutaient